

Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier

Francis Langevin

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, F. (2007). Compte rendu de [Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier]. *Lettres québécoises*, (125), 52–52.



Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.),
Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs.
Les modalités du parcours dans la littérature,
 Paris, L'Harmattan, 2006, 260 p., 23 \$.

Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs

C'est tout d'abord sous la forme d'un nomadisme intellectuel assumé que Kenneth White ouvre la marche d'un ouvrage consacré à l'exploration des modalités du parcours dans la littérature.

Après ce premier tumulte enthousiaste — mais erratique — où le vocabulaire de la géopoétique semble s'exercer en roue libre, il fait bon poser le pied par terre. On est alors transporté tour à tour du désert à la montagne et du Grand Nord à la ville en ne passant pas souvent par la mer... Car les objets d'étude envisagés ici sont variés, vont des récits d'explorateurs mandatés et plus ou moins patentés aux écrivains qui, au fondement de leur œuvre, pensent et inventent le lieu, souvent chemin faisant.

POÉTIQUE DE L'ERRANCE

Rachel Bouvet explore les figures conflictuelles ou contradictoires du nomadisme et de la sédentarité à l'œuvre chez l'écrivain d'origine nomade Malika Mokkeddem. Ces figures exemplifient la rencontre de deux imaginaires, l'un porté par l'oralité (nomadisme), l'autre, par l'écriture (sédentarité). Au confluent de ces altérités, Bouvet fait émerger une figure de l'entre-deux qui pourrait bien être celle du « nomade intellectuel », adepte de l'« errance voyageuse » (p. 48). Ce désir de l'espace, cette quête apparaîtra « doublée d'une quête spirituelle » (p. 51) chez le poète Serge Patrice Thibodeau. Denise Brassard montrera, dans un texte d'une séduisante adhésion à l'imaginaire du poète, « l'avancée poétique du sujet » (p. 54) : « Traverser le désert serait en définitive descendre à l'intérieur du discours, lequel du coup se trouve affranchi de sa fonction de représentation pour devenir pur mouvement. » (p. 67) Chez Abdelkébir Khatibi, écrit Farid Zahi, le pèlerinage est figure de « voyage imaginaire en soi [...] et] voyage imaginaire réalisé hors de soi » (p. 86) qui fait (re)naître l'individu. Voyage vers Dieu, voyage vers La Mecque, voyage vers l'autre, rite initiatique : le voyage et sa route construisent le regard, la sensibilité et l'identité du sujet errant dans un temps momentanément débrayé.

IMAGINAIRE DES LIEUX

L'aspect figural des lieux et du parcours n'est pas exclusif aux seuls textes fictionnels. Les récits de voyage de Dominique Vivant Denon et Pierre Loti dont traite l'article de François Foley rendent compte d'une mutation progressive de l'imaginaire

entourant l'égyptologie du XIX^e siècle : l'exotisme naît du premier contraste avec l'exotisme surnaturel du second. Maria Waleka-Garbalinska, pour sa part, analysera quelques-unes des stratégies qu'emprunte l'essayiste et romancier Xavier Marmier. Il redynamise, en en faisant éclater la familiarité, un imaginaire de proximité et permet ainsi une « lecture des couches intertextuelles successives » (p. 126) qui habillent le Nord. Un « Nord » qui, chez Daniel Chartier, sera abordé selon le parcours y menant : « L'exigence du parcours, écrit-il, détermine certaines stratégies textuelles. » (p. 132) Panachée entre l'imaginaire et la contingence du récit, la nordicité est ici envisagée dans son dynamisme sémiotique. Direction et tension : le pôle est relatif quand on y est ; il est absolu selon les cartes et pour ceux qui veulent l'atteindre ; il est irréel, car il est abstraction, imaginaire, intertextuel.

L'ASCENSION, LA TRAVERSÉE, LA CONQUÊTE

Les imaginaires de l'espace de l'explorateur anglais Samuel Hearne et du poète-cinéaste Pierre Perrault se rencontrent, selon Daniel Forest, dans le développement d'une expérience vive du lieu. À la fin du XVIII^e siècle, Hearne allait mettre à profit sa propre *relation* avec les paysages et les gens. Perrault, quant à lui, en s'effaçant derrière les voix qui parlent grâce au cinéma direct, fait émerger un lieu vécu avant d'être toile de fond, un lieu où l'humanité résiste. Hélène Guy installe dans une même cordée L. Lachenal, L. Terray et P. Ricœur : sont alors mis en parallèle les récits des alpinistes et la pensée du philosophe à propos de la mémoire. Ainsi, le récit du parcours se trouve investi de deux fonctions mémorielles : la recherche (l'exploration) et l'histoire (la « consécration » [p. 159]). Les récits de la célèbre cordée, de son parcours surtout, deviennent une référence, entrent dans l'Histoire et modifient conséquemment la représentation de l'espace « Sommet ». Sommet que Caroline Proulx conçoit pour sa part comme un motif affectant la forme du récit, son anecdote autant que son expression, et ce, chez les alpinistes Y. Laforest et J. Krakauer.

LA SÉMIOTISATION DE LA PROMENADE

Moins périlleuses certes sont les déambulations de l'écrivain que décrit André Carpentier. D'abord revendiquée comme une « posture », et d'emblée inscrite dans l'intertextualité de « la foule », la déambulation de l'écrivain en milieu urbain n'est pourtant pas l'itinérance ou le nomadisme — sinon métaphoriquement. Aussi le parcours est-il bien davantage celui de l'écriture, de la « capture de signes » (p. 190), qu'une aventure exotique de découverte du lointain. Robert Dion installera, quant à lui, cette attitude urbaine de la flânerie dans une perspective historique, politique, comparatiste et herméneutique avec l'exemple de Franz Hessel et de ses contemporains. Bien de son temps, le flâneur allemand s'adonne à une « sémiotisation de la ville » qui métamorphose « le visible en lisible » (p. 213). En marge du *tempo* frénétique berlinois, le flâneur « acquiert une fonction critique » (p. 214). Enfin, cette lisibilité visée par le flâneur donne lieu à une vision « en strates » de l'histoire de la ville. Autres promenades, celles-là, accompagnées par Philippe Archambault et Jérémie Leduc-Leblanc, qui nous font respectivement suivre le parcours de l'écrivain suisse C.-A. Cingria et celui du poète P. Jaccottet : chez le premier, les espaces sont décrits au gré d'une promenade comme unique péripétie, une « marche » comme véritable art poétique ; chez le second, la promenade n'est plus tant un parcours « à pied » qu'un parcours tracé par l'œil et l'oreille. Si ces derniers parcours visaient à « littériser », poétiser, défamiliariser le familier, le récit déambulatoire de Jean Rolin (*Zones*), présenté par Christina Horvath, déplace la posture du déambulateur du côté de la documentation des non-lieux de la surmodernité, ces lieux vidés de leur identité où le documentariste égaré « bricole », en les citant, les signes multiples qui parent les villes et leur périphérie, signes qu'il s'agit peut-être ici de (re) sémiotiser.

UN PARCOURS ?

Le lecteur nomade imagine un chapitre disparu — au profit d'une préface brève ? — qui aurait proposé en guise de liminaire une synthèse, un parcours à même de faire émerger les lignes de force qui travaillent en sous-main les contributions réunies.

